

Elle le tenait donc, ce succès qu'elle avait attendu depuis si longtemps et qui allait lui permettre d'écraser celle qu'elle haïssait.

Elle avança de quelques pas et put voir comme une ombre humaine qui rasait la façade de la maison d'habitation du maître de forges.

Soudain l'ombre, après s'être arrêtée pendant quelques secondes devant une porte qui se trouvait à côté de la porte d'entrée principale, avait disparu comme si elle se fût fondue dans les ténèbres.

C'était M. Maurice qui venait de pénétrer dans le bureau.

Il ne vint pas, un seul instant, à la pensée de Mme Destanges qu'elle avait pu se tromper dans ses suppositions et que M. Maurice pouvait bien retourner dans son bureau pour y réparer quelque oubli.

Elle rebroussa chemin aussitôt, activant le pas dans la direction de sa demeure, quand, au moment d'enjamber le rayon qui de l'intérieur de la chambre de M. Maurice se projetait sur le chemin, elle leva instinctivement les yeux vers cette fenêtre dont on avait laissé l'un des volets ouverts.

Aussitôt une exclamation de surprise, s'étranglant dans sa gorge, vint expirer sur les lèvres de Mme Destanges.

Il y avait quelqu'un dans la chambre que l'employé venait de quitter pour se rendre dans la maison du maître de forges.

Mme Destanges crut qu'elle avait pu se tromper.

Elle traversa le chemin pour aller se placer contre la haie, bien en face de la fenêtre.

Cette fois elle vit très distinctement un homme qui, à ce moment, lui tournait le dos.

Tout à coup, à un léger bruit de feuilles froissées qui dut lui arriver pendant que Mme Destanges s'appuyait contre la haie, l'individu se retourna.

Son visage apparut en pleine lumière.

Mme Destanges reconnut Gadichet.

L'ouvrier, ainsi que nous l'avons dit, ne s'était pas couché après avoir éteint la lumière, il s'était tenu derrière la porte de sa chambre pour écouter.

Il était ce soir-là encore plus excité qu'à l'ordinaire, plus furieux contre l'employé de confiance de M. Lebrun, comme s'il eût le sentiment que cet ennemi prémédiait quelque noirceur.

Au bout de quelques instants, il entendit marcher dans la chambre de M. Maurice.

D'habitude, l'employé se mettait tout de suite au lit, après avoir fermé sa porte à double tour.

Or, ce soir-là, non seulement Gadichet n'avait pas entendu grincer la clef dans la serrure, mais encore il constatait que son voisin faisait les cent pas dans la chambre.

— Pourquoi ne se couche-t-il pas ? dit-il. C'est donc qu'il a l'intention de sortir ou de travailler.

Gadichet s'arrêta à cette dernière supposition, en entendant son voisin ouvrir successivement plusieurs tiroirs d'un grand secrétaire en acajou qui faisait partie de l'ameublement de sa chambre.

Il n'eut plus de doute que le secrétaire de M. Lebrun allait se mettre à travailler.

Le bruit d'une chaise qu'on traînait sur le plancher lui fit supposer qu'on approchait un siège du secrétaire.

— Bien sûr qu'il va faire sa correspondance personnelle, pensa Gadichet.

Ah ! s'il pouvait savoir ce qu'écrivait M. Maurice en ce moment, et à qui il va adresser la lettre ! Il trouverait peut-être tout de suite la preuve qu'il cherche et qu'il attend pour agir.

Gadichet n'a pas quitté la place derrière la porte ; courbé en deux, l'oreille attentive, il est resté immobile, pendant que son esprit s'agite et que son imagination galope.

Tout à coup il se redresse au bruit de la chaise qu'on repousse pour se lever.

On marche ; il entend qu'on se dirige vers la fenêtre.

— Il a fini d'écrire, pense-t-il, il va probablement s'enfermer et se coucher.

Mais à sa grande surprise Gadichet perçoit un léger grincement de gonds, comme si l'on prenait des précautions pour ouvrir la porte sans bruit.

Puis presque aussitôt l'ouvrier entend un frôlement dans le couloir.

On passe devant sa chambre ; il retient sa respiration, comme un chasseur à l'affût qui entend venir le gibier qui passera tout à l'heure à portée de son fusil.

Il se sent violemment ému. Ses jambes tremblent sous lui, son cœur bat avec force et chaque palpitation résonne dans son cerveau.

On descend l'escalier, dont malgré la précaution qu'on prend, le bois craque sous le pied.

Et l'ouvrier compte, mentalement, les marches dont il connaît le nombre.

M. Maurice est à présent devant la porte, — la porte qu'il a laissée ouverte, pense Gadichet.

Alors il se risque à lever doucement le loquet ; il hasarde un pied, puis l'autre, le voilà tout près de la rampe.

Il s'assure ainsi que l'employé s'est éloigné ; vivement il descend quelques marches.

Il regarde. M. Maurice a déjà traversé le chemin ; il l'aperçoit au moment où il se dispose à passer dans la cour.

Gadichet se demande à présent ce que peut vouloir faire cet homme dans la maison du maître de forges.

Pendant une seconde il a l'idée de se précipiter à sa poursuite, puis une autre idée lui traverse l'esprit.

Il n'a pas entendu l'employé fermer la porte de la chambre ! se dit-il.

Tout de suite, sans calculer s'il aura le temps d'accomplir ce qu'il a l'intention de faire, il gravit par bonds les marches et arrive halestant au haut de l'escalier.

Un filet de lumière attire aussitôt son regard et le guide.

Il s'élançe.

La porte de la chambre est entre-bâillée ; il la pousse.

Le voici chez M. Maurice.

Il n'a qu'une seconde d'hésitation ; puis il va droit au secrétaire dont la table est baissée et deux des tiroirs ouverts.

— J'avais donc deviné juste, pense-t-il, c'est bien ça, il a écrit ; voici encore le papier, la plume et l'encre...

Soudain ses regards se sont portés sur l'un des tiroirs.

Des paquets de lettres sont là, devant ses yeux, à portée de sa main.

Osera-t-il y toucher ?

Son sang bouillonne, ses tempes battent avec force ; tout son corps est agité d'un tremblement convulsif.

Ce paquet de lettre les fascine ; il ne peut plus résister à la tentation.

Vivement il plonge sa main dans le tiroir.

Les lettres sont attachées ensemble par une faveur.

Gadichet hésite encore.

Mais deux enveloppes sont restées au fond du tiroir. De celles-là, il peut s'emparer pour voir la suscription.

Il les prend et remet le paquet à la même place.

Il regarde les deux enveloppes, elles sont vides.

Elles portent toutes deux la même adresse :

« MONSIEUR MAURICE APPYANI »

— Maurice Appyani ! Voilà donc son nom, son vrai nom ! exclama Gadichet avec un geste de triomphe.

Et il répète comme pour graver ces noms dans sa mémoire :

— Maurice Appyani... Maurice Appyani.

Encouragé par ce premier succès, il va s'emparer du paquet de lettres, car ce n'est pas assez pour lui de connaître le nom de l'employé, il veut maintenant savoir ce qu'on écrit à cet homme.

Mais, au moment où il approche sa main du tiroir, il s'arrête et se retourne tout d'une pièce croyant avoir entendu marcher.

Il s'apprête à sauter à la gorge de l'employé si celui-ci se présente et à lui jeter son nom d'Appyani à la face, en ajoutant :

— Quand on cache son vrai nom, c'est qu'on a quelque infamie à cacher aussi.

Il s'est trompé ; personne ne se présente à la porte de la chambre ; le bruit qui l'a surpris et effrayé venait du dehors.

Gadichet s'approche alors de la fenêtre.

C'est à ce moment que Mme Destanges, en le reconnaissant, a laissé échapper une exclamation de surprise.

Elle s'est avancée jusqu'au milieu du chemin et appelle :

— Monsieur Gadichet !

L'ouvrier a, de son côté, reconnu l'amie de Mme Lebrun.

Au signe qu'elle lui fait de descendre, il a quitté la fenêtre pour obéir.

— Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma porte ? lui demande Mme Destanges, à qui la pensée est tout de suite venue de savoir ce que l'ouvrier faisait, à cette heure-là, dans la chambre de M. Maurice et en l'absence de ce dernier.

Gadichet n'a garde de ne pas se rendre au désir de l'amie de Mme Lebrun.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, madame, de permettre que je marche à côté de vous. Malgré qu'il n'y a pas de danger.

Mais en parlant il hésite et sa voix chevrote.

Mme Destanges a remarqué l'expression de trouble qui se peint sur le visage de l'ouvrier.

— Venez, dit-elle : éloignons-nous bien vite de cette maison ; je ne voudrais pas être rencontrée par M. Maurice.

En prononçant ces mots, elle a observé l'homme qui se trouve auprès d'elle.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Gadichet ? demande-t-elle à brûle-pourpoint.

Et elle ajoute :

— Vous habitez donc avec M. Maurice ?